

# Exposer ses enfants à la mixité

## Discours et pratiques des parents de classes moyennes-supérieures dans deux quartiers gentrifiés de Paris et San Francisco

Jean-Yves Authier  
Sonia Lehman-Frisch

Professeur des universités. Faculté d'anthropologie,  
de sociologie et de science politique – Université Lumière Lyon 2.  
Professeur des universités. Département de géographie –  
Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

**Mots-clés :** Gentrification – Mixité – Classes moyennes-supérieures – Enfants – Paris – San Francisco.

*Les quartiers gentrifiés sont des territoires particulièrement pertinents pour analyser le rapport des classes moyennes-supérieures à la mixité. Les recherches s'y intéressant concluent généralement à un faible mélange de ces populations avec les catégories populaires. Rares, cependant, sont les études portant spécifiquement sur la manière dont les familles des classes moyennes-supérieures habitant ces quartiers construisent le rapport à la mixité de leurs enfants non seulement par leurs choix scolaires mais aussi dans les différents espaces du quartier et de la ville. C'est précisément l'objet de cet article, qui s'appuie sur des entretiens réalisés avec des parents des classes moyennes-supérieures habitant deux quartiers gentrifiés de Paris et de San Francisco. Les auteurs mettent en évidence la diversité du sens et de la place que les parents accordent, dans leurs discours, à la mixité pour leurs enfants. L'analyse de leurs pratiques montre ensuite les manières dont ils modulent les lieux dans lesquels ils jugent acceptable ou désirable de confronter leurs enfants à la mixité. Il apparaît ainsi que ces parents des classes moyennes-supérieures ne cherchent pas tous à maintenir leurs enfants dans un entre-soi : leurs discours et leurs pratiques attestent, au contraire, de la diversité et de la complexité de leurs rapports à la mixité, – qui se combinent parfois avec des logiques de reproduction sociale. Pour finir, sont identifiés plusieurs éléments qui structurent les rapports à la mixité des parents et expliquent leur importante différenciation.*

Depuis les années 1980, de nombreuses villes de pays du Nord ont été affectées par le processus de gentrification : d'anciens quartiers centraux populaires

et dégradés ont été investis par des habitants issus des classes moyennes, dont l'installation s'accompagne de la réhabilitation progressive de l'habitat et de la transformation des commerces et de la vie de quartier (Atkinson et Bridge, 2005 ; Authier et Bidou-Zachariassen, 2008). Parce qu'ils se caractérisent par un accroissement – fût-il transitoire (Smith, 1996 ; Lees et al., 2008) – de la mixité sociale (en termes de composition sociodémographique), ces quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification représentent des territoires particulièrement pertinents pour étudier le rapport des classes moyennes à la mixité dans leurs représentations, leurs pratiques et leurs sociabilités quotidiennes.

Les travaux ayant analysé dans ces quartiers les rapports de cohabitation des classes moyennes (les « gentrificateurs ») avec les classes populaires (les « gentrifiés ») ont généralement conclu à un faible mélange de ces populations (Simon, 1995 ; Butler, 2003 ; Rose, 2004 ; Davidson, 2010 ; Lees et al., 2012). Derrière les discours « pro-mixité » tenus par les ménages de classes moyennes, les interactions entre les deux populations seraient très limitées, comme l'affirmait récemment la géographe Anne Clerval dans les colonnes du quotidien Libération : « Les gentrificateurs tiennent un discours très valorisant sur la mixité sociale [...] ils vantent cette mixité sociale, presque de façon exagérée. En fait, ils ne la pratiquent pas beaucoup, cultivant une sociabilité endogame comme la plupart des groupes sociaux, mais aussi l'évitement scolaire » (1).

Peu d'études, cependant, se sont intéressées à ce jour à la manière dont les familles de classes moyennes

(1) Voir « Habiter Paris est un signe clair de domination », entretien d'Anne Clerval réalisé par Catherine Calvet, *Libération* daté du 19 octobre 2013. Dans cet entretien, A. Clerval défend plus largement l'idée selon laquelle la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés serait une « illusion » et que la gentrification (et les politiques de gentrification) se feraient aux dépens des classes populaires. En réaction à cette prise de position, un autre géographe, Jacques Lévy, dans un entretien publié quelques jours plus tard dans le même quotidien (« À Paris, le niveau de mixité est de loin le plus élevé », entretien réalisé par Sibylle Vincendon, *Libération* daté du 24 octobre 2013) défend les bienfaits de la mixité sociale produits, selon lui, par la gentrification (par opposition aux situations de ségrégation) : « S'il ne faut pas accuser la mixité de tous les maux, c'est aussi, tout simplement, parce qu'il ne faut pas lui attribuer des effets qui ne sont pas à sa portée. Ce que crée la mixité, c'est une coprésence dans l'espace public, c'est tout, et ce n'est pas rien. L'espace public crée des liens faibles [...]. L'exposition à l'altérité multiplie les chances de trouver des choses que l'on ne cherche pas ».

des quartiers gentrifiés envisagent et construisent le rapport à la mixité de leurs enfants, non seulement dans et par leurs choix scolaires (Ball et Vincent, 2003 ; Oberti, 2007 ; Van Zanten, 2009), mais aussi dans les différents espaces du quartier (et de la ville). C'est précisément ce que cet article propose de traiter, à partir d'une recherche menée auprès d'enfants âgés de 9 ans à 11 ans et de leurs parents dans deux quartiers gentrifiés de Paris et de San Francisco (encadré). Pour saisir la manière dont les parents de ces quartiers exposent leurs enfants à la mixité, cet article s'appuie sur trente-neuf entretiens réalisés auprès de parents issus des classes moyennes et moyennes-supérieures (2) habitant dans les limites des quartiers d'enquête (tableau 4, annexe, p. 70), et de façon moins centrale, sur des entretiens conduits auprès d'enfants. Il s'agira d'abord de saisir, dans le discours des parents, la place (et le sens) de la mixité pour leurs enfants. Puis sera analysée la manière dont ces parents concrétisent ou non ces discours dans leurs arbitrages et leurs pratiques. Enfin, un certain nombre d'éléments seront mis en lumière, qui permettent de comprendre les rapports différenciés à la mixité des parents des classes moyennes-supérieures dans les quartiers gentrifiés étudiés.

### Les enfants et la « mixité » : déclarations de principes

Dans les discours des parents, la notion de « mixité » (ou de « diversité ») ne désigne pas toujours les mêmes réalités. D'un parent à l'autre, mais aussi souvent pour un même parent, à des moments différents de l'entretien, le terme de « mixité » peut faire référence tout aussi bien à des différences socioéconomiques, culturelles, ethniques, générationnelles, sexuelles ou religieuses. À Paris, les parents évoquent surtout la mixité en termes socioéconomiques et, secondairement, en termes culturels ou ethniques. À San Francisco, au contraire, la diversité est d'abord pensée en termes ethniques ou culturels puis en termes socioéconomiques, mais également, beaucoup plus fréquemment qu'à Paris, en termes d'orientation sexuelle, de religion et, aussi, de handicaps physiques ou moteurs. Dans le même sens, si la notion de « mixité sociale » est le plus souvent, dans les deux quartiers, associée aux catégories populaires et à la cohabitation avec ces catégories, elle peut aussi parfois, en particulier dans le quartier des Batignolles (sans doute parce qu'il jouxte le quartier bourgeois de Monceau-Ternes), faire référence à des modes de cohabitation avec des enfants de milieux bourgeois.

En considérant ces différents registres de la mixité, quelle importance les parents de classes moyennes-supérieures des Batignolles et de Noe Valley accordent-ils dans leurs discours au fait que leurs enfants soient en interaction avec d'autres enfants différents d'eux ? Qu'attendent-ils de ces interactions pour leurs enfants ? Comment pensent-ils ce rapport à la mixité dans l'éducation (au sens large du terme) de leurs enfants ?

### *Un enjeu éducatif important, mais inégalement prioritaire*

Pour de nombreux parents, à Paris comme à San Francisco, confronter ses enfants à la diversité sociale constitue un enjeu éducatif important ou plus encore, « hyperimportant », « superprimordial » ou « essentiel ». Mais ce n'est pas le cas de tous. Aux Batignolles et à Noe Valley, plusieurs parents apparaissent davantage indifférents à la question de la mixité sociale à propos de leurs enfants. Ou bien, s'ils affirment que cela est important, ils laissent apparaître en même temps que cet enjeu n'est pas pour eux prioritaire. Ainsi, pour plusieurs parents de Noe Valley, en particulier, qui ont scolarisé leurs enfants dans une école privée, l'intégration à la « community » prime largement sur la quête de la diversité.

– « Pourquoi avez-vous choisi cette école [privée] ?

– Pour moi, une bonne école, c'est une école qui donne aux élèves les outils essentiels dont ils ont besoin pour maîtriser les bases sur le plan scolaire.

[...] Ça, c'est du point de vue scolaire, et ensuite il y a le côté communauté, je cherchais un établissement dont le message serait que les enfants doivent aussi être des citoyens du monde responsables, et montrer de la compassion pour les autres, et jouer leur rôle dans la société. Je crois qu'ils font ça bien ici. [...] [Mes enfants] se sentent vraiment bien ici, et je crois que, quand on vit dans une grande ville comme celle-ci, c'est bien d'avoir une communauté dans laquelle les enfants connaissent beaucoup d'autres familles et d'adultes. » (M<sup>me</sup> N., 45 ans, pédiatre en hôpital, installée à Noe Valley depuis 1991) (3).

Dans d'autres cas, le point de vue varie fortement selon le registre de la mixité mobilisé. Par exemple, madame D., 47 ans, journaliste-traductrice, habitante des Batignolles depuis 2006, séparée et mère de deux enfants dont le père est russe, accorde une très grande importance au fait que ses deux enfants rencontrent des enfants d'autres cultures, mais se montre nettement moins enthousiaste à l'idée de les confronter à des enfants d'autres milieux sociaux :

(2) Pour définir le milieu social des enquêtés, la nomenclature des professions et catégories sociales (PCS) de l'Insee a été utilisée, en retenant la profession de la personne de référence du ménage et en établissant des équivalences pour les professions des parents de San Francisco.

(3) Tous les noms des parents et les prénoms des enfants ont été anonymisés.

## L'enquête

L'objectif général de l'enquête était d'étudier les rapports de cohabitation dans les quartiers gentrifiés entre les familles de classes moyennes et les familles de classes populaires, à travers la question des enfants et l'analyse des manières d'habiter et de cohabiter des enfants eux-mêmes (\*).

Les quartiers retenus présentent le double intérêt d'être situés dans deux grandes villes fortement marquées par le phénomène de gentrification et par une diminution importante des familles avec enfants. Les Batignolles, à Paris, et Noe Valley, à San Francisco, sont des quartiers anciennement populaires qui ont été transformés par l'arrivée de ménages des classes moyennes à partir des années 1980-1990. Dans les deux cas, la gentrification a notamment été le fait de ménages familiaux et les enfants sont aujourd'hui très visibles dans les espaces publics locaux, ceux âgés de moins de 10 ans étant statistiquement surreprésentés par rapport au reste de la ville. Bien que les classes moyennes-supérieures prédominent aujourd'hui, les deux quartiers abritent également des ménages ouvriers et employés, en activité ou à la retraite, et attestent tous deux d'une certaine diversité ethnique ou culturelle (tableau 1, annexe, p. 69). La gentrification est cependant moins marquée aux Batignolles qu'à Noe Valley où les classes moyennes-supérieures dominent plus nettement. Les deux quartiers diffèrent également du point de vue de leur tissu urbain et de leurs densités de population : les fortes densités des Batignolles résultent d'un habitat compact d'immeubles de six étages, en moyenne, organisés autour de rues étroites, alors que Noe Valley, trois fois moins dense, se compose d'une majorité de maisons individuelles disposant de leur propre jardin et séparées par des rues relativement larges.

Pour chaque quartier, deux classes de l'enseignement élémentaire (ou école primaire) de CM1 ou CM2 (ou de niveau équivalent) ont été sélectionnées, l'une dans une école privée et l'autre dans une école publique. Ces classes, et ces écoles, attestent toutes d'une composition sociale et ethnico-culturelle relativement diversifiée, même si, comme on peut s'y attendre, la mixité est davantage accentuée dans les établissements publics

(tableau 2, annexe, p. 69). Ces derniers ont également une composante populaire plus importante que la population de leur quartier : dans les Batignolles, ce décalage, qui semble paradoxal compte tenu de la carte scolaire (système d'affectation des élèves dans les écoles situées dans un secteur géographique proche de leur domicile), s'explique par différents facteurs (débordement du secteur sur le quartier populaire voisin, évitement de l'école publique des familles des classes moyennes-supérieures du quartier, etc.) ; dans Noe Valley, il est principalement lié au système de loterie scolaire en vigueur à San Francisco, qui consiste à établir l'affectation des élèves indépendamment de la localisation de leur domicile, dans l'objectif de contrer les effets de la ségrégation résidentielle et de maximiser la diversité de chaque école (publique). L'enquête a d'abord consisté à organiser des « ateliers quartiers » dans la classe et sur le temps scolaire : quatre-vingt-six enfants ont ainsi été invités à dessiner leur quartier avant de réaliser un entretien individuel d'une vingtaine de minutes (tableau 3, annexe, p. 70). Celui-ci reposait sur un jeu de sept photos de différents lieux du quartier, chacune d'entre elle étant associée à un questionnement sur leurs représentations et leurs pratiques du lieu représenté et, plus largement, du quartier et de la ville, et sur leurs sociabilités. Ces données ont ensuite été complétées avec des entretiens conduits auprès des enseignants et, surtout, auprès des parents de ces enfants (dix-huit se sont prêtés au jeu) et d'autres parents de ces écoles, soit un total de soixante-trois parents, tous n'habitant pas les quartiers d'étude. Ces entretiens, d'une durée d'une heure à deux heures trente, ont exploré leur parcours familial et résidentiel, leur rapport à la mixité, leurs manières de vivre en ville lorsqu'ils sont avec ou sans leurs enfants, ainsi que les territoires de la vie quotidienne de chacun de leurs enfants.

(\* Lehman-Frisch S. (dir.), Authier J.-Y., Dufaux F., 2012, Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco, *Dossiers d'études*, Caisse nationale des Allocations familiales, n° 153.

– « On parle beaucoup de mixité sociale, dans la ville, à l'école... C'est quelque chose que vous, vous valorisez ?

– Ben oui, mixité pas seulement sociale. Mixité en général. [...] Il se trouve que le quartier, parce que c'est ça votre sujet, correspond parfaitement à cet idéal, où il y a de tout, mais y a quand même beaucoup de biculturels, mais c'est quand même pas la cité avec que le mauvais côté, le côté glauque de ce que ça pourrait vouloir dire. [...] Donc c'est un truc aussi qu'on n'a pas évoqué, mais là où je me sens bien dans ce quartier, c'est qu'il y a beaucoup de gens biculturels. Et c'est marrant parce que mes deux fils ont tous les deux pioché un truc qui a des points communs avec leurs parents, de manière différente : c'est-à-dire que tous les parents des amis de Jean font à peu près le même boulot que moi, et tous les parents des amis de Paul sont biculturels ».

Enfin, pour quelques parents, très éloignés de la figure des « aventuriers du quotidien » (Bidou, 1984),

la confrontation de leurs enfants, et d'eux-mêmes, à la diversité sociale, c'est-à-dire ici aux populations (d'enfants et d'adultes) de milieux populaires, ou tout au moins d'une partie d'entre elles, est davantage redoutée que recherchée.

– « Et justement pour vous, quels types de populations habitent le quartier ?

– Diverses ! Diverses ! Vraiment, ma fille étant encore à l'école [publique du quartier] là... Très grande diversité sociale. D'ailleurs, je pense toujours que, si mon mari était encore là, on n'aurait jamais habité, enfin mes enfants n'auraient jamais été dans cette école là ou il y a une grande diversité sociale. La diversité sociale elle est bien jusqu'à cette limite que, là, je suis en train de passer avec l'insécurité. Parce que là, c'est quand même pas, les jeunes là, qu'on voit dans la rue, qui font du tapage nocturne, qui font des problèmes, qui nous menacent un peu, qui nous font un peu peur, c'est pas des jeunes gens de familles bobos. Ça c'est clair » (M<sup>me</sup> M., 44 ans, architecte salariée, installée aux Batignolles en 2003).

### Les vertus attribuées à la mixité sociale

Dans l'échantillon, ces cas sont relativement rares et la plupart des parents attribuent à la mixité sociale, au fait d'exposer leurs enfants à d'autres enfants différents d'eux, de nombreux bienfaits. Parmi ces vertus figure d'abord un objectif de connaissance : parce que la société est diverse, il est important que les enfants connaissent la société dans laquelle ils vivent dans sa diversité. À cet enjeu de connaissance est souvent associé, notamment dans les discours des parents qui font de nécessité vertu, un enjeu pédagogique : parce que la diversité « fait partie de la vie », il faut « apprendre la diversité » aux enfants pour que, plus tard, ils puissent s'adapter aux autres.

– « Est-ce que vous trouvez que c'est important que vos enfants rencontrent d'autres gens qui soient d'un milieu social différent ?

– Ah oui ! Bien sûr que c'est important. De tous, de tous les milieux. Et puis, aussi, il faut qu'ils apprennent la diversité, parce que c'est ce qu'on voit dans la vie après tout court. Donc du coup ça sert à rien de les mettre dans un environnement trop protégé » (M<sup>me</sup> A., 45 ans, responsable d'un service statistique dans le privé, installée aux Batignolles en 1999).

– Je pense que la mixité c'est bien parce que ça permet d'avoir différentes expériences et différents points de vues. [Les enfants] grandissent dans un monde où ils seront amenés à rencontrer des gens différents, avec des expériences différentes et des points de vue différents. [...] Je pense que cela peut en fait leur faire du mal de les isoler dans des groupes où tout le monde a le même parcours, parle la même langue, a la même expérience scolaire ou familiale. Si on les protège trop, quand ils commencent à sortir dans le monde qui les entoure, ils risquent de se sentir timides ou de ne pas savoir comment interagir avec des gens différents » (M<sup>me</sup> I, 41 ans, enseignante à l'université, installée à Noe Valley en 1996).

– Oui ! Dans les écoles [privées], les bâtiments sont magnifiques, elles ont tout ce qu'il faut. [...] Mais vous savez, ce n'est pas le monde réel ; donc, nous, on est prêt à s'accommoder des défauts de l'école publique, parce qu'on pense que l'éducation est quand même bonne, et [les enfants] développent des "compétences du monde réel" [real world skills] que les enfants des écoles privées n'acquièrent pas. Alors [on a choisi l'école publique socialement mixte pour] cette expérience du monde réel » (M. G., 42 ans, père au foyer, installé à Noe Valley en 2009).

Connaître qui sont les autres permet aussi de savoir qui l'on est. Ainsi, pour de nombreux parents, l'un des intérêts de la mixité sociale est qu'elle aide leurs enfants à prendre conscience de ce qu'ils sont, à relativiser leur condition et leur position d'enfants de milieu « privilégiés », ou parfois à mieux vivre leurs différences.

– « Est-ce que vous trouvez que c'est important pour vos enfants de rencontrer d'autres enfants de milieux sociaux différents ?

– Je trouve que c'est intéressant de ne pas, comment on dit, d'être "open-minded" quoi. Et d'avoir un panel de personnes à rencontrer et de savoir qu'il y a des gens qui sont vraiment dans la difficulté. [...] Savoir qu'il y a des gens qui sont malheureux. Parce que, rester toujours dans un cercle fermé, ils vont voir que ça, et je ne suis pas d'accord, je ne suis pas du tout d'accord. Moi, je trouve, je suis ravie qu'à [l'école publique] il y ait de la mixité, et bon, il y a même de la souffrance, il y a même des familles en souffrance, et les enfants savent qu'il y a des gens qui sont en souffrance. Je ne veux pas non plus les mettre à s'apitoyer sur les gens, mais qu'ils savent que ça existe » (M<sup>me</sup> O., 42 ans, journaliste, installée aux Batignolles en 1998).

– « Comment avez-vous choisi l'école [publique] ?

– C'était mixte du point de vue racial, j'ai vraiment apprécié ça. Parce que, nous aussi, on est différents. Je suis différente. Nous sommes "ceux qui parlent avec un accent [étranger]", les "vous autres", je suis ce "vous autres" » (M<sup>me</sup> C., italienne, mariée avec un américain, propriétaire d'une galerie d'art, installée à Noe Valley en 1997).

Dans un sens assez proche, d'autres parents, ou les mêmes, considèrent que la mixité sociale apporte aux enfants une ouverture d'esprit, des valeurs de tolérance et de respect. La mixité sociale est ainsi souvent envisagée comme un enrichissement.

– « Est-ce que vous pensez que c'est important que vos enfants rencontrent des enfants d'autres milieux sociaux ?

– Oui, complètement. [...] Parce que je trouve que ça fait partie de la vie... et ça ouvre les esprits aussi. Enfin, voilà, pour qu'ils réalisent un peu la chance qu'ils ont, et puis pour qu'ils découvrent des cultures différentes. [...] » (M<sup>me</sup> C, 48 ans, professeur des écoles, installée aux Batignolles en 2006).

Dans certains cas, enfin, les vertus de la mixité sociale ne sont pas associées seulement aux enfants et à leur éducation, mais de façon plus globale à la société dans laquelle vivent les enfants et leurs parents.

– « Est-ce que vous trouvez que c'est important pour vos enfants de rencontrer d'autres enfants de milieux sociaux différents ?

– Oui, c'est assez primordial. [Pourquoi ?] Parce qu'il y a bien un moment où il faudra que les gens se parlent dans ce pays et que, enfin, je veux dire, qu'on s'en sortira ensemble » (M. T., 37 ans, réalisateur, installé aux Batignolles en 1991).

### Une mixité sous conditions : « bonne mixité » et « mauvaise mixité »

Dans leurs discours, les parents de classes moyennes supérieures des Batignolles et de Noe Valley sont donc nombreux à souligner l'importance

et les bienfaits de la mixité sociale pour leurs enfants.

Mais cette importance et ces bienfaits sont souvent assortis de diverses conditions. Ainsi, pour plusieurs parents, la mixité sociale doit être « naturelle », ce qui signifie pour eux qu'elle ne doit pas être imposée. Cette condition est exprimée notamment par les parents parisiens lorsqu'ils évoquent le collège de secteur (situé dans le quartier populaire des Épinettes) et les contraintes de la carte scolaire, ou plus rarement les politiques volontaristes de construction de logements sociaux.

Plus encore, pour de très nombreux parents, la mixité sociale doit être « équilibrée ». Cette notion d'« équilibre » est fréquemment mobilisée à propos des établissements scolaires et de la scolarité des enfants. Parler de mixité sociale « équilibrée », c'est désigner des situations scolaires où les enfants de milieux « défavorisés » ne sont pas trop nombreux, ou plus rarement des situations scolaires où il n'y a que des enfants des « beaux quartiers ». Dans le premier cas, parler de mixité sociale « équilibrée », ou de « bonne mixité », c'est en même temps désigner des situations où la présence, limitée, d'enfants de milieux « défavorisés » ne tire pas le niveau d'enseignement vers le bas.

– « Est-ce que c'est important pour vous que votre fille rencontre des milieux sociaux différents ?

– *Oui, bien sûr, c'est important. [...] Mais il faut que ça soit une mixité équilibrée. Il ne faut pas que ça soit trop dans un sens, ni trop dans l'autre. Enfin, il faut que ça soit équilibré et, par contre, qu'au niveau scolaire ça soit une bonne dynamique »* (M<sup>me</sup> Ma, 38 ans, cadre dans le privé, installée aux Batignolles en 2005).

– « Comment avez-vous choisi l'école ?

– *L'école est équilibrée du point de vue ethnique. Dans la ville, il y a des écoles qui ont 90 % d'élèves d'une race donnée et 10 % d'autres races. Ou il y a des écoles qui ont 3 % d'une race et 97 % plus mélangé ; mais bref, il y a des écoles qui ne sont vraiment pas équilibrées, et ça on ne voulait pas. On ne voulait pas d'une école qui soit toute d'une ethnicité ou d'une autre. Il y a des écoles qui ont des résultats d'évaluation horriblement catastrophiques parce que la population qui va dans ces écoles est incroyablement défavorisée socio-économiquement, et ce sont des écoles très très difficiles. [...] On est libéraux jusqu'au bout des ongles, mais il y a des limites qu'on ne veut pas dépasser. Donc, on voulait une école qui soit clairement considérée comme une bonne école, qui ait un enseignement de qualité, qui ait des résultats scolaires relativement bons, qui indiquent que la population de l'école n'était pas complètement en souffrance et ne sachant toujours pas lire en troisième grade [CE2]. On voulait une école où nos enfants... où nos enfants seraient à leur place tout*

*simplement »* (M. G., 42 ans, père au foyer, installé dans Noe Valley en 2009).

Pour de nombreux parents, en effet, la mixité sociale, c'est-à-dire le plus souvent ici le fait de côtoyer des enfants de milieux « défavorisés », est « très bien » ou « bien »... à condition qu'elle n'entre pas en contradiction avec la réussite scolaire de leurs enfants.

À ces enjeux scolaires, très présents chez ces familles de classes moyennes-supérieures, s'ajoute (et se superpose) enfin, chez certaines d'entre elles, une autre condition qui renvoie à l'âge et aux fréquentations des enfants. Pour une partie des parents des Batignolles et de Noe Valley, la mixité sociale est importante quand les enfants sont petits, mais elle est plutôt à éviter lorsqu'ils grandissent, deviennent adolescents et sont alors à la fois plus vulnérables et plus influençables.

– « On parle beaucoup au niveau de la ville, de l'école, de mixité sociale. Vous, vous en pensez quoi ?

– *La diversité sociale, jusqu'en primaire ça va à peu près. Mais, après, des enfants qui ne sont pas encadrés à la maison et qui font que des bêtises [...] Je suis très préoccupée des fréquentations de mes enfants, de l'éducation de mes enfants. [...] Je crois qu'on est plus à l'aise en grandissant avec des gens qui nous ressemblent »* (M<sup>me</sup> M., 44 ans, architecte salariée, installée aux Batignolles en 2003).

## Des discours aux actes : la modulation des lieux de confrontation à la mixité

Si, dans l'ensemble, les discours des parents des quartiers gentrifiés présentent la mixité comme un enjeu important pour leurs enfants, dans quelle mesure cette préoccupation oriente-t-elle leurs choix des lieux dans lesquelles vont évoluer leurs enfants (le quartier, la ville, l'école) ? De quelle manière y exposent-ils concrètement leurs enfants à la diversité ?

### Choix résidentiels : la mixité, le quartier et la ville

Les parents choisissent-ils de s'installer dans ces quartiers dans l'idée de pouvoir y confronter leurs enfants à la mixité sociale ou, autrement dit, la mixité sociale du quartier constitue-t-elle l'une de leurs motivations résidentielles ?

Les entretiens montrent que, dans l'ensemble, les enfants jouent un rôle important dans les choix résidentiels de leurs parents, sinon directement, du moins indirectement : la totalité des enquêtés qui ont emménagé dans le quartier en ayant (ou en étant sur le point d'avoir) des enfants justifient leur choix par la présence (ou l'arrivée) d'un ou plusieurs

enfants. À côté de ces parents, un petit groupe d'individus se sont installés dans le quartier de nombreuses années avant leur projet d'enfant. Si leur installation initiale n'a pas été motivée par l'idée d'avoir un ou des enfants, leur décision de rester dans le quartier, voire dans le même logement, doit cependant être comprise comme étant fortement structurée par le fait d'avoir des enfants.

Néanmoins, dans les Batignolles comme à Noe Valley, la mixité du quartier n'est pas souvent avancée parmi les motivations résidentielles. D'une part, dans l'ensemble, les parents arrivés avant le début des années 2000, c'est-à-dire avant l'accélération de la gentrification de ces quartiers (et donc à un moment où la mixité sociale était plus prononcée et où les coûts de l'immobilier étaient moins élevés), ont choisi le logement avant de choisir le quartier. D'autre part, les parents qui se sont installés plus tard et qui ont, à l'inverse, le plus souvent d'abord choisi le quartier avant de choisir le logement, invoquent d'autres raisons que la mixité : la bonne accessibilité du quartier par rapport à la localisation de leurs emplois et, surtout, l'idée que ce sont des quartiers adaptés aux enfants, à la fois pratiquement (présence de parcs, de commerces de proximité – les parents de Noe Valley insistent particulièrement sur la « *walkability* » du quartier) et en termes d'ambiance (en lien avec la surreprésentation des familles avec enfants dans les espaces publics). Ces parents ont d'ailleurs plutôt tendance à se représenter le quartier comme homogène socialement.

En revanche, une grande partie des parents de Noe Valley insistent sur leur choix délibéré de venir habiter la ville de San Francisco au motif que celle-ci constituerait un environnement idéal d'ouverture de leurs enfants à la mixité, ici principalement pensée en termes ethniques :

– « *Mais lorsqu'on est revenu [à San Francisco] en 2005, on a réalisé que c'est là qu'on voulait habiter. Et alors ça a été sans doute notre décision la plus discutée et la plus réfléchie. C'est ici que l'on veut habiter. On adore San Francisco. C'est le bon endroit. C'est l'endroit où l'on veut élever nos enfants et tout. Et alors, je suppose que vous voulez savoir pourquoi ? [...] La culture est probablement ce qui est tellement mieux pour nous. C'est atypique par rapport à la plupart des villes américaines, je crois. C'est très divers. C'est très libéral. C'est très, à mon avis, très conciliant. C'est très agréable. On ne se sent pas mal à l'aise. Mon mari est algérien. Il a une peau plus mate. On a habité Atlanta, et il y a des moments où c'était très inconfortable pour tous les deux. Ici, on en plaisante, personne ne nous remarque. Nos enfants parlent français et anglais, et notre fils apprend l'arabe. Et tout le monde trouve ici que c'est cool, alors qu'ailleurs ce ne serait simplement pas aussi bien accepté » (M<sup>me</sup> Q., 36 ans,*

informaticienne, installée à Noe Valley en 2005). C'est là une spécificité de San Francisco, aucun parent, à Paris, n'ayant évoqué cette dimension dans leur motivation résidentielle.

### **Mixité et choix scolaires : de l'école primaire au collège**

Si pour les parents interrogés, la mixité du quartier compte peu ou pas directement dans leurs motivations pour s'y installer avec leur famille, la mixité à l'œuvre dans les écoles du quartier (et les manières dont ils se la représentent) est, elle, soigneusement prise en compte dans la construction de leurs stratégies scolaires. Dans l'ensemble, les parents expriment leur satisfaction de pouvoir confronter leurs enfants à la mixité dans le cadre de l'école primaire, et on observe une forte proportion de parents pour qui la mixité de l'école constitue un critère important de leur choix d'établissement. Plusieurs parents de Noe Valley insistent ainsi sur l'importance de l'école (publique) pour socialiser leurs enfants à la diversité, dans la mesure où c'est le seul contexte dans lequel cela constitue une « expérience quotidienne », par opposition à l'expérience (intermittente) qu'ils peuvent tirer de la diversité à l'échelle de la ville : « *Encore une fois, pour revenir au fait de vivre à San Francisco, et à la diversité de San Francisco, et au fait d'apprendre à bien s'entendre. C'est tellement plus le cas dans les écoles publiques. Les écoles privées, ça veut dire qu'à un niveau ou un autre, on filtre les gens qui peuvent rien que l'envisager. J'adore le fait que mes enfants... Quand [mon fils] est allé [à l'école publique], c'était très divers. Ça l'est resté chaque année. La minorité, c'est lui, c'est eux »* (M<sup>me</sup> E, 44 ans, salariée de la Parent Teacher Association de l'école, installée à Noe Valley en 1996).

Les données statistiques montrent que les écoles publiques des deux quartiers sont incontestablement plus mixtes que les écoles privées. Cependant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les parents ne choisissent pas systématiquement l'enseignement privé pour échapper à la mixité ou, inversement, l'enseignement public pour confronter leurs enfants à la mixité. En effet, dans les deux quartiers, plusieurs parents des écoles privées soulignent (et se réjouissent de) la diversité de leur établissement, et inversement, plusieurs parents des écoles publiques constatent (et regrettent) l'insuffisante mixité de leur. Autrement dit, le choix du public ou du privé dépend aussi des manières contrastées dont les parents se représentent la mixité (et qui ne correspondent pas nécessairement au discours commun). Quel que soit leur choix de la mixité dans le public ou dans le privé, l'ensemble des parents partagent le sentiment que toute mixité n'est pas souhaitable pour leurs enfants, tout particulièrement en milieu scolaire, et leur quête de la « bonne mixité » s'accomplit en deux temps, comme d'autres travaux l'ont bien montré

(Oberti, 2007, Van Zanten, 2009) : un temps de recherche et un temps de manœuvres. Ainsi, l'approche de l'entrée à l'école primaire de leur premier enfant s'accompagne souvent d'une phase de recherche relativement intense sur les écoles potentielles. Cela est particulièrement visible à Noe Valley où, pour inscrire leur enfant dans le système public, les parents doivent lister sept établissements de leur choix par ordre de préférence, et sont invités à visiter les écoles de la ville à leur convenance. La grande majorité de ces parents raconte ainsi avoir visité de nombreuses écoles pour arrêter leur liste : « *L'année dernière, au Kindergarten, j'ai visité un million d'écoles ! J'ai visité environ douze écoles publiques et dix écoles privées, alors ça m'a pris beaucoup de temps* » (M<sup>me</sup> O., 51 ans, pharmacienne, installée à Noe Valley en 1991). Cela est vrai aussi aux Batignolles où, s'ils n'ont pas la possibilité de visiter d'autres écoles que celle du secteur de leur domicile, les parents se renseignent plus informellement auprès d'autres parents du quartier souvent rencontrés à travers l'école maternelle.

Lorsque l'enfant est affecté (ou risque de l'être) dans une école (publique) où les parents estiment que la mixité n'est pas « bonne » et pose problème, ils savent manœuvrer pour obtenir une école où la mixité devient acceptable ou souhaitable, en déposant des dérogations et en appuyant leur demande avec persévérance, en adaptant leur stratégie résidentielle en conséquence, de façon parfois très complexe, ou encore en se tournant vers les écoles privées. La question du choix de l'établissement se pose à nouveau à l'approche du collège de leur (premier) enfant. Dans l'ensemble, les parents ont plutôt tendance à préférer éviter les collèges dont ils considèrent la mixité comme pas « bonne » (qu'ils y parviennent ou non par la suite, ce que les entretiens ne disent pas toujours). Dans le quartier des Batignolles, la plupart des parents souhaitent éviter le collège du secteur situé dans le quartier populaire des Épinettes, ce qu'ils justifient de diverses façons (niveau scolaire, fréquentations, violence de l'établissement...). À Noe Valley, où la question du collège ne se pose pas en termes de sectorisation, les parents sont souvent prêts à envisager l'option du privé si leur enfant ne parvient pas à entrer dans le collège public réputé de San Francisco (Lowell), lui-même situé hors du quartier. Aux Batignolles, et c'est là une spécificité par rapport à Noe Valley, en raison de sa situation particulière entre un quartier populaire (Épinettes) et un quartier aisé (Monceau-Ternes), de nombreux parents envisagent la question de la mixité non seulement par rapport aux enfants des milieux populaires mais aussi par rapport aux enfants des classes supérieures : « *Ce que j'aimerais, dans l'idéal, c'est un collège où il y a une bonne mixité. Je ne veux pas forcément un collège où il n'y a que des enfants des beaux quartiers, des parents*

*riches. Non, je ne trouve pas... ce n'est pas très intéressant. Mais je ne veux pas non plus d'un collège où il y a... enfin trop d'enfants d'un milieu défavorisé* » (M<sup>me</sup> W., 51 ans, éditrice, installée aux Batignolles en 1995). Cependant, aux Batignolles comme à Noe Valley, quelques parents font exception et font le choix du collège (public) du quartier... en inscrivant leur enfant dans des filières spécifiques – bilangue (à Paris) ou espagnol (à San Francisco) – au sein desquelles ils espèrent trouver la performance scolaire recherchée dans la classe de leur enfant tout en acceptant la mixité à l'échelle de l'établissement.

### **Des pratiques quotidiennes de la mixité sous contrôle parental**

Au-delà des choix résidentiels et scolaires, une fois l'installation dans le quartier réalisée et l'affectation dans l'école entérinée, se pose la question de la manière dont les parents des classes moyennes-supérieures encouragent ou freinent la confrontation de leurs enfants à la mixité dans leurs pratiques quotidiennes des différents lieux du quartier. L'école constitue sans conteste le lieu privilégié des sociabilités des enfants. C'est aussi dans ce cadre qu'ils sont le plus confrontés à la mixité sociale, ne serait-ce qu'en raison de la composition sociale de leur école et de leur classe. Cette mixité ne constitue pas seulement un décor pour les enfants des classes moyennes supérieures. L'analyse du réseau d'amis d'école des enfants enquêtés montre au contraire que, dans l'ensemble – mais non systématiquement –, ils ont aussi des relations sociales avec des enfants de milieux sociaux et d'origines différents des leurs (Lehman-Frisch *et al.*, 2012).

Interrogés sur les amis (principalement d'école) de leurs enfants, les parents expriment des opinions très différenciées sur le sujet. La plupart reconnaissent cette diversité, directement en désignant le milieu social ou l'origine ethnique des amis de leurs enfants, ou indirectement en évoquant leurs comportements, leurs habitudes et leurs valeurs. Certains parents valorisent l'amitié de leurs enfants avec des enfants de milieu social différent du leur, tandis que d'autres (plus rares), à l'inverse, s'en inquiètent. D'autres, au contraire, constatent et déplorent l'homogamie des sociabilités de leurs enfants. C'est le cas en particulier d'un certain nombre de parents de l'école publique de Noe Valley, qui disent avoir observé une réelle division, au sein de l'établissement, entre les enfants « blancs » (majoritairement issus des classes moyennes-supérieures) et les enfants d'origine hispanique (majoritairement issus des classes populaires). Pour certains parents, enfin, compte tenu de l'âge de leurs enfants, la mixité des sociabilités de ces derniers n'est pas un véritable enjeu, soit que la question des amis ne porte pas à conséquence, soit que les enfants, selon ces parents, ne soient pas sensibles à la différence

sociale ou ethnique. Bien qu'ils aient souvent une opinion sur les amitiés d'école de leurs enfants et sur leur plus ou moins grande mixité, les parents ne sont pas en mesure de les influencer directement tant qu'elles se déploient dans les murs de l'établissement. En dehors des temps (et des lieux) scolaires, en revanche, ils exercent un contrôle important sur la manière de confronter leurs enfants à la mixité.

Outre l'école, le logement est un autre lieu permettant d'interroger le rapport à la diversité des parents. Ainsi, les invitations (ou *playdates* et *sleepovers*) sont une manière, pour eux, d'encourager l'amitié de leurs enfants avec certains enfants. Elles se font parfois de manière spontanée après l'école (à Noe Valley en particulier), mais principalement de façon organisée. Dans l'ensemble, les entretiens réalisés auprès des enfants révèlent que les enfants des classes moyennes-supérieures invitent plus fréquemment chez eux leurs amis de même milieu, bien qu'ils invitent aussi parfois leurs amis des milieux populaires (chez qui ils se rendent plus rarement encore). Les parents confirment la forte prééminence, dans les invitations, des amis de même milieu social, tels cette mère de Noe Valley qui explique que son fils échange de nombreuses invitations avec quatre enfants des Blancs du quartier, bien qu'il ait à l'école un « *study buddy* » (binôme de travail) avec qui il s'entend bien, mais qu'il ne fréquente pas en dehors de l'école : « *En dehors de l'école, [ses amis] sont plutôt des enfants "blancs", issus de familles typiques de Noe Valley* » (M<sup>me</sup> C., mère au foyer, installée à Noe Valley depuis 1993).

Ce rééquilibrage social des relations des enfants des classes moyennes supérieures se poursuit en partie hors du logement à travers le choix des activités du temps libre pratiquées par les enfants. Dans ce registre, en effet, deux logiques opposées et complémentaires sont observables. D'un côté, de nombreux parents de classes moyennes-supérieures favorisent l'inscription de leur(s) enfant(s) dans des activités du temps libre (« ateliers bleus » de la ville de Paris, clubs de sports...) encadrées et organisées dans le quartier, dans lesquelles ces enfants côtoient des enfants de milieux sociaux différents d'eux. Mais, d'un autre côté, ces mêmes parents, ou d'autres, inscrivent leur(s) enfant(s) dans des activités plus « distinctives » et localisées hors du quartier (à l'exemple de la pratique du violon, du solfège et de la chorale au Conservatoire de musique situé dans le quartier Ternes-Monceau), où ils sont amenés à rencontrer surtout des enfants de même milieu. Dans le quartier, le parc constitue un autre lieu dans lequel les enfants des classes moyennes-supérieures côtoient des enfants d'autres milieux. C'est surtout vrai pour les Batignolles, dont le parc Martin Luther King est le seul lieu du quartier en dehors de l'école que les parents présentent unanimement

comme mixte, c'est-à-dire dont la prédominance d'enfants de milieu populaire « donne localement le ton » (Chamboredon et Lemaire, 1970). Cette mixité est ressentie comme profitable à leurs enfants par les uns ou, au contraire, comme une cause d'insécurité par les autres. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, les parents laissent leurs enfants s'y rendre relativement souvent, mais presque jamais seuls.

Ainsi, les parents distinguent nettement différents lieux (la ville, le quartier, l'école, le parc, le logement, les lieux des activités du temps libre...) dans lesquels ils jugent plus ou moins acceptable ou souhaitable de confronter leurs enfants à la diversité, compte tenu de la plus ou moins grande mixité de ces lieux et de la façon dont ils se représentent leur mixité. Individuellement, ils choisissent et construisent diverses combinaisons de ces lieux de mixité pour leurs enfants, en organisant et en contrôlant de près cette modulation par leurs choix résidentiels et scolaires, par leurs choix des activités extrascolaires, et par l'encadrement des mobilités de leurs enfants, qui se déplacent presque systématiquement sous la surveillance d'un adulte.

### Les déterminants du rapport à la mixité

Derrière leurs discours consensuels sur les bienfaits de la mixité pour leurs enfants – au motif que ce sont (encore) des enfants –, les familles enquêtées révèlent ainsi des manières de confronter les enfants à la mixité très variées (dans les lieux, dans les formes...). Cependant, on ne peut clairement distinguer, parmi ces parents, les familles qui chercheraient à exposer leurs enfants à la mixité en tous lieux et à tout prix, d'un côté, et celles qui, au contraire, chercheraient à l'éviter systématiquement. Et ce d'autant moins qu'à l'intérieur de ces familles, les deux parents n'ont pas toujours le même point de vue sur cette question. En revanche, il est possible d'identifier plusieurs éléments qui paraissent particulièrement structurants dans la façon dont ces parents de classes moyennes-supérieures pensent et construisent le rapport à la mixité pour leurs enfants. Le premier élément renvoie au milieu familial, et plus précisément à la distinction que l'on peut observer entre les couples de parents biculturels (relativement nombreux dans les deux quartiers) et les autres couples de parents. Les premiers sont globalement plus enclins que les seconds à confronter leurs enfants à des enfants différents d'eux, mais du point de vue culturel plutôt que du point de vue social.

Le deuxième élément structurant est le milieu professionnel des parents. Dans ce registre, l'opposition « gens du public » / « gens du privé » [Singly (de) et Thélot, 1988] est particulièrement remarquable dans



le cas parisien : les premiers ont, en effet, davantage tendance que les seconds à exposer leurs enfants à la mixité. Mais ce qui apparaît plus déterminant encore ici, c'est le type de métier exercé : par exemple, les parents enseignants, souvent confrontés eux-mêmes professionnellement à des publics socialement et ethniquement très divers et qui ont également une meilleure connaissance de l'univers scolaire, ouvrent davantage leurs enfants à la mixité, y compris au collège ; à l'opposé, les parents qui travaillent dans l'immobilier, l'informatique ou la finance sont moins susceptibles d'exposer leurs enfants à la mixité. Entre ces deux figures extrêmes, figurent les parents exerçant des professions artistiques ou culturelles par exemple (nombreux dans le quartier des Batignolles) : ils constituent une catégorie à la fois distincte des enseignants et des professionnels de l'immobilier, de l'informatique ou de la finance ; en même temps, cette catégorie comprend des parents aux comportements assez fortement différenciés, précisément parce que le milieu professionnel n'est qu'un élément d'explication parmi d'autres.

Le troisième élément correspond aux expériences socialisatrices passées des parents. Ici, deux types d'expériences peuvent être soulignés. D'abord, l'enfance des parents et en particulier leurs expériences scolaires contribuent à expliquer leur rapport à la mixité. Les cadres de leur socialisation scolaire, ou autrement dit, la manière dont ils ont vécu leur propre scolarité à l'école primaire ou au collège pèsent fortement sur la manière dont ils envisagent et choisissent la scolarité de leurs enfants, dans des établissements plus ou moins mixtes. Les choses ne fonctionnent toutefois pas sur le simple modèle de la reproduction. Si certains parents inscrivent leur choix de scolariser leurs enfants dans le public dans la continuité de leur propre parcours scolaire « entièrement dans le public » (dans des quartiers populaires), d'autres, qui ont également fait le choix pour leurs enfants du public, justifient au contraire leur choix en opposition à leurs parcours et expériences scolaires dans le privé, qu'ils ont mal vécus.

Les trajectoires résidentielles constituent une autre expérience des parents contribuant à structurer leur plus ou moins grande ouverture à la mixité. Il apparaît, par exemple, que les parents qui ont habité à l'étranger et qui ont été au contact d'autres cultures ont le plus tendance à favoriser les relations entre leurs enfants et des enfants différents d'eux, en particulier d'un point de vue culturel. Autre illustration, les parents des classes moyennes-supérieures des Batignolles qui habitaient précédemment dans des quartiers populaires (par exemple dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Paris) ou dans des quartiers plus bourgeois ou des communes plus bourgeoises (par exemple, à Levallois) se distinguent par des manières relativement spécifiques à la fois de

penser la mixité et d'y exposer leurs enfants. Enfin, les parents envisagent et construisent le rapport de leurs enfants à la mixité en fonction des expériences passées de leurs enfants eux-mêmes et tout particulièrement en fonction de leurs expériences scolaires. Leurs enfants ont en effet souvent été scolarisés dans différents établissements (avec parfois des circulations du public au privé ou du privé au public) et de nombreux enfants ont des frères et des sœurs plus âgé-e-s qui ont également fréquenté différents établissements : ces différentes expériences sont très largement prises en compte par les parents et orientent leurs choix d'établissements plus ou moins mixtes. Les manières dont les parents orientent le rapport de leurs enfants à la mixité ne sont donc pas figées : elles peuvent évoluer au fil du temps et au gré de ce que vivent et expérimentent leurs (différents) enfants.



## Conclusion

Centrée sur la manière dont les parents de classes moyennes-supérieures des quartiers gentrifiés envisagent et construisent le rapport à la mixité de leurs enfants, l'étude montre que l'on ne peut pas considérer celui-ci de façon univoque. D'abord parce que ces familles envisagent ce rapport sous des registres pluriels, qui renvoient à des différences socioéconomiques, culturelles, ethniques ou autres. Ensuite parce qu'elles distinguent différents lieux (la ville, le quartier, l'école, le parc, le logement, les lieux des activités du temps libre...) dans lesquels elles jugent plus ou moins acceptable ou souhaitable de confronter leurs enfants à la diversité, et construisent diverses combinaisons de ces lieux de mixité pour leurs enfants. L'analyse de leurs manières de faire laisse apparaître des comportements à la fois moins extrêmes et très variés, en fonction de leurs trajectoires résidentielles, de leur socialisation professionnelle, de leur propre socialisation scolaire, en fonction aussi de l'âge (et du sexe) de leurs enfants et des expériences de la mixité auxquelles chacun de leurs enfants ont été confrontés à l'école, dans le quartier et dans la ville.

Ces résultats invitent ainsi à nuancer à la fois les discours qui affirment que la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés n'est qu'une illusion, et les discours qui, au contraire, voient dans les situations de mixité sociale produites par la gentrification un contre-modèle (voire une solution) des phénomènes de ségrégation. Aux Batignolles et à Noe Valley, tous les parents de classes moyennes-supérieures ne pratiquent pas l'évitement scolaire. Certains laissent leurs enfants fréquenter les parcs publics du quartier ou les inscrivent dans des activités où ils côtoient des enfants différents d'eux. Mais, en même temps, de nombreux parents ont recours à

des logiques d'entre-soi et de reproduction sociale, à travers, par exemple, les invitations au domicile d'amis de leurs enfants ou le choix, pour leurs enfants, d'activités « distinctives » pratiquées hors du quartier.

Enfin, cette étude réalisée dans deux quartiers gentrifiés à Paris et à San Francisco montre de fortes proximités dans la manière dont ces familles pensent et construisent le rapport à la mixité de leurs enfants, et laisse apparaître aussi des différences notamment sur l'importance accordée au fait d'habiter une ville plus ou moins favorable à une ouverture à la mixité pour ses enfants.

Dans le prolongement de cette recherche, il serait pertinent d'étudier les manières dont d'autres familles de classes moyennes-supérieures, résidant dans d'autres territoires urbains, envisagent et organisent le rapport à la mixité sociale de leurs enfants. Dans une autre perspective, à fin également de comparaison, il serait utile d'analyser comment, à Paris et à San Francisco, les familles résidant dans d'autres types de quartier exposent leurs enfants à la mixité sociale. C'est cette voie que nous avons suivie en engageant une nouvelle recherche dans ces deux villes auprès de parents et d'enfants habitant dans des quartiers bourgeois et dans des quartiers populaires.

## Références bibliographiques

- Atkinson R., Bridge G. (dir.), 2005, *Gentrification in a global context*, Londres, Routledge.
- Authier J.-Y., Bidou-Zachariassen C. (dir.), 2008, La question de la gentrification urbaine, *Espaces et sociétés*, vol. 132-133, n° 1-2.
- Ball S., Vincent C., 2003, *Class strategies and the educational market: The middle classes and social advantage*, London, Routledge.
- Bidou C., 1984, *Les Aventuriers du quotidien. Essai sur les nouvelles classes moyennes*, Paris, Presses universitaires de France (Puf).
- Butler T., 2003, Living in the bubble: Gentrification and its «Others» in North London, *Urban Studies*, vol. 40 n° 12, p. 2469-2486.
- Chamboredon J.-C., Lemaire M., 1970, Proximité spatiale, distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement, *Revue française de sociologie*, p. 3-33.
- Davidson M., 2010, Love thy neighbour? Interpreting social mixing in London's gentrification's frontiers, *Environment and Planning A*, vol. 37, n° 7, p. 524-544.
- Lees L., Butler T., Bridge G. (dir.), 2012, *Mixed communities: Gentrification by stealth?*, Bristol, Policy Press.
- Lees L., Slater T., Wylie E., 2008, *Gentrification*, New York, Routledge.
- Lehman-Frisch S. (dir.), Authier J.-Y., Dufaux F., 2012, Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco, *Dossiers d'études*, Caisse nationale des Allocations familiales, n° 153.
- Oberti M., 2007, *L'école dans la ville : ségrégation-mixité-carte scolaire*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Rose D., 2004, Discourses and experiences of social mix in gentrifying neighbourhoods: a Montréal case study, *Canadian Journal of Urban Research (Revue canadienne de recherche urbaine)*, vol. 13, n° 2, p. 278-316.
- Simon P., 1995, La société partagée : Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation, *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 98, p. 21-62.
- Singly F. (de), Thélot C., 1988, *Gens du privé, gens du public : la grande différence*, Paris, Dunod.
- Smith N., 1996, *The new urban frontier: Gentrification and the revanchist city*, London, Routledge.
- Van Zanten A., 2009, *Choisir son école : Les stratégies éducatives des classes moyennes*, Paris, Puf.

# ANNEXE

**Tableau 1 – Profil sociodémographique des quartiers des Batignolles et de Noe Valley**

	Batignolles (1)	Noe Valley (2)
<b>Population totale et densité</b>	25 482 habitants. 27 740 habitants par km <sup>2</sup> .	30 669 habitants. 9 706 habitants par km <sup>2</sup> .
<b>Diversité socioprofessionnelle</b>	Population active (âgée de plus de 15 ans) : 13 499. Distribution par PCS : <ul style="list-style-type: none"> <li>• Artisans, commerçants, chefs d'entreprise : 4,9 % ;</li> <li>• Cadres et professions intellectuelles supérieures : 52,5 % ;</li> <li>• Professions intermédiaires : 21,8 % ;</li> <li>• Employés : 14,7 % ;</li> <li>• Ouvriers : 6,0 %.</li> </ul>	Population active (âgée de plus de 16 ans) : 24 033. Distribution par occupations : <ul style="list-style-type: none"> <li>• <i>Management, professional and related</i> : 66,3 % ;</li> <li>• <i>Service</i> : 9,6 % ;</li> <li>• <i>Sales and office</i> : 18,9 % ;</li> <li>• <i>Construction, maintenance and repair</i> : 2,8 % ;</li> <li>• <i>Production, transportation and material moving</i> : 2,3 %.</li> </ul>
<b>Diversité des origines ethniques et culturelles</b>	Population née à l'étranger : 20,2 %.	Population née à l'étranger : 18,3 % les plus représentées : <ul style="list-style-type: none"> <li>• Blancs : 75,8 % de la population ;</li> <li>• Asiatiques : 11,5 % d'Asiatiques ;</li> <li>• Noirs ou Afro-américains : 2,9 % ;</li> <li>• autre race : 4,8 % ;</li> <li>• deux races ou plus : 5,5 % ;</li> <li>• Hispaniques (quelle que soit la race) : 14,4 %.</li> </ul>
<b>Part des familles et des enfants</b>	Familles avec enfants de moins de 18 ans : 23,6 % des ménages : <ul style="list-style-type: none"> <li>• dont couples avec enfants : 17,1 % des ménages ;</li> <li>• dont familles monoparentales : 6,5 % des ménages.</li> </ul> Enfants de moins de 15 ans : 15,2 % de la population. Enfants de moins de 10 ans : 11,6 % de la population.	Familles avec enfants de moins de 18 ans : 17,3 % des ménages : <ul style="list-style-type: none"> <li>• dont couples mariés avec enfants : 13,4 % des ménages ;</li> <li>• dont mères seules avec enfants : 2,9 % des ménages.</li> </ul> Enfants de moins de 15 ans : 11,0 % de la population. Enfants de moins de 10 ans : 8,8 % de la population.

Source : Recensement général de la population, Insee, 2007 ; American Community Survey 2005-2009, US Census Bureau ; Lehman-Frisch et al., 2012.

PCS : nomenclature des professions et catégories professionnelles.

(1) Le quartier d'enquête des Batignolles correspond aux Iris (îlots regroupés pour l'information statistique – découpage du territoire développé par l'Institut nationale de la statistique et des études économiques) « Batignolles » 1 à 6, 12 et 13 et les deux Iris « Épinettes » 2 et 6. Son périmètre est plus restreint que celui du quartier « Batignolles » de l'Insee, qui regroupe au total seize Iris. Les données sur la population du quartier ainsi que les catégories utilisées dans ce tableau sont issues du recensement général de la population de l'Insee de 2007.

(2) Le quartier de Noe Valley est défini comme les îlots 207 et 210 à 216. Les données ainsi que les catégories utilisées dans ce tableau sont tirées du Recensement décennal 2010 et de l'American Community Survey 2005-2009.

**Tableau 2 – Profil sociodémographique des écoles enquêtées**

	Batignolles		Noe Valley	
	École publique	École privée	École publique	École privée
<b>Nombre de classes</b>	Dix classes du CP au CM2.	Cinq classes du CP au CM2.	Vingt-deux classes du Kindergarten au grade 5.	Six classes du Kindergarten au grade 5.
<b>Diversité socioéconomique</b>	Distribution des élèves en fonction du quotient familial (*) : <ul style="list-style-type: none"> <li>• &lt; 384 € : 22,3 % ;</li> <li>• &lt; 959 € : 25,8 % ;</li> <li>• &lt; 2 100 € : 19,4 % ;</li> <li>• &gt; 2 100 € : 30,3 %.</li> </ul>	« Le spectre est assez large » avec « à la fois des gens très simples, très modestes, et puis des familles, entre guillemets, plus 'bobos' » (selon la directrice).	40 % des élèves bénéficient de repas pris en charge par le School District.	Frais de scolarité : 5 000 \$ par an.  Dix-huit élèves en sont partiellement dispensés.
<b>Diversité des origines</b>	Distribution des élèves en fonction de leur nationalité : <ul style="list-style-type: none"> <li>• France : 77,7 % ;</li> <li>• reste de l'Europe : 5,7 % ;</li> <li>• Afrique du Nord : 4,7 % ;</li> <li>• Afrique Sub-saharienne : 3,8 % ;</li> <li>• Asie : 6,6 % ;</li> <li>• Amérique centrale et du Sud : 1,4 %.</li> </ul>	Pas de données statistiques à l'échelle de l'école.	Deux filières : une filière générale et une filière « espagnol ». Origines des élèves : <ul style="list-style-type: none"> <li>• Blancs : 26 % ;</li> <li>• Hispaniques : 46,5 % ;</li> <li>• Afro-Américains : 7,2 % ;</li> <li>• Asiatiques : 4,3 % ;</li> <li>• autres : 16 %.</li> </ul> 32 % des élèves ne parlent pas l'anglais couramment.	Origines des élèves : <ul style="list-style-type: none"> <li>• Blancs : 60,5 % ;</li> <li>• Hispaniques : 16 % ;</li> <li>• Asiatiques : 5 % ;</li> <li>• Afro-Américains : 2 % ;</li> <li>• mixtes : 16,5 %.</li> </ul> Deux élèves ne parlent pas couramment l'anglais.

Source : les données proviennent de l'administration de chacune des écoles des quartiers des Batignolles et de Noe Valley (Lehman-Frisch et al., 2012).

CP : cours préparatoire de l'enseignement élémentaire (première classe après la maternelle) ; CM2 : dernier niveau avant l'entrée au collège.

(\*) Le quotient familial correspond aux ressources mensuelles du ménage, hors prestations, divisées par le nombre de parts correspondant au foyer : deux parts pour un couple ou parent isolé, une demi-part pour les enfants à charge, sauf pour le troisième (et les suivants le cas échéant) qui comptent pour une part entière. Ce quotient sert notamment à calculer les tarifs proposés pour la cantine, l'étude et les activités périscolaires organisées dans l'école.

**Tableau 3 – Caractéristiques des enfants enquêtés (\*)**

Caractéristiques	Batignolles	Noe Valley	Ensemble
<b>Total enfants</b>	<b>47</b>	<b>39</b>	<b>86</b>
<b>Type d'école</b>			
• publique	27	25	52
• privée	20	14	34
<b>Sexe</b>			
Garçon	22	20	42
Fille	25	19	44
<b>Catégorie sociale</b>			
Classes moyennes-supérieures	11	15	26
Classes moyennes	17	9	26
Classes populaires	19	13	32
Catégorie sociale non renseignée	0	2	2
<b>Enfant vivant avec ses deux parents ensemble</b>	<b>32</b>	<b>21</b>	<b>53</b>
<b>Composition de la fratrie</b>			
Enfant unique	11	10	21
Aîné	11	17	28
Frère ou sœur plus âgé-e-s	23	12	35
<b>Enfant habitant le quartier d'enquête</b>	<b>22</b>	<b>10</b>	<b>32</b>
<b>Enfant dont un parent a été interrogé</b>	<b>7</b>	<b>11</b>	<b>18</b>

Source : Lehman-Frisch et al., 2012.

(\*) Voir la note (2) de l'article, page 60.

**Tableau 4 – Caractéristiques des parents enquêtés**

Caractéristiques	Batignolles	Noe Valley	Ensemble
<b>Total parents des classes moyennes-supérieures habitant les quartiers des Batignolles et Noe Valley</b>	<b>22</b>	<b>17</b>	<b>39</b>
<b>École</b>			
Parents école publique	20	9	29
Parents école privée	2	5	7
Autres parents	0	3	3
<b>Sexe</b>			
Homme	5	2	7
Femme	17	15	32
<b>Âge</b>			
35 à 40 ans	15	5	20
41 à 45 ans	9	6	15
46 à 50 ans	4	2	6
51 ans et plus	2	1	3
Âge non renseigné	2	3	5
<b>Propriétaires</b>	<b>11</b>	<b>16</b>	<b>27</b>
<b>Locataires</b>	<b>11</b>	<b>1</b>	<b>12</b>
<b>Statut matrimonial : marié-e-s ou en concubinage</b>	<b>22</b>	<b>15</b>	<b>37</b>

Source : Lehman-Frisch et al., 2012.